



Le livre de poche Page D 2
Lettres québécoises Page D 3
Littérature jeunesse Page D 4
Le roman québécois Page D 4
Lettres francophones Page D 5
Le feuilleton Page D 7
Poésie Page D 8
Essais québécois Page D 9
Trufo misto Page D 10
Les petits bonheurs Page D 12

LIVRES

LE DEVOIR, LES SAMEDI 21 ET DIMANCHE 22 JUIN 1997

Eduardo Manet

Romancier de l'exil

«Cuba m'habite et m'habitera toujours. C'est par l'écriture que j'arrive à exprimer l'exil, les questionnements sur l'identité»

PIERRE CAYOUILLE
LE DEVOIR

Eduardo Manet a raté le Goncourt de quelques cheveux, l'automne dernier. Et ces cheveux, ce sont ceux de François Nourissier, dont le vote prépondérant a privé l'écrivain cubain de la prestigieuse distinction. Qu'à cela ne tienne, son roman *Rhapsodie cubaine* a valu à Eduardo Manet le prix Interallié 1996, une distinction réservée aux «journalistes écrivains» dont André Malraux fut le premier lauréat.

Il ne faut pas exagérer l'importance des prix littéraires. Eduardo Manet, lui-même, n'en a que faire. Il ne garde d'ailleurs aucune amertume de la récente course au Goncourt. «Toutes ces querelles, elles se font entre éditeurs et entre académiciens. Je reste loin des magouillages. Entre écrivains, il n'y a pas vraiment d'hostilité. Avant comme après l'attribution du Goncourt, j'étais constamment en contact avec Nancy Huston et d'autres écrivains en lice.»

Malgré toutes les rumeurs de corruption qui les entourent, il reste que les prix littéraires apportent aux écrivains et à leurs œuvres un rayonnement et un tirage inespérés. Les lauréats voient leurs livres traduits dans plusieurs langues et entreprennent de vastes tournées. C'est dans le cadre de la Rencontre internationale des écrivains, il y a quelques semaines, qu'Eduardo Manet a séjourné brièvement à Montréal.

Le dramaturge

L'écrivain d'origine cubaine n'est pas inconnu des Québécois. Il fut un ami proche de Gerald Godin et Pauline Julien et entretient toujours une solide amitié avec Michelle Rossignol. Manet est venu au Québec pour la première fois en 1975, à l'invitation d'Yvette Brind'Amour et Mercedes Palomino qui avaient monté, au Rideau Vert, sa pièce *Eux ou la prise du pouvoir*. C'est avant tout comme dramaturge qu'on le connaît ici. Manet a signé une quinzaine de pièces de théâtre, dont *Les Nommes* (traduite en 21 langues et montée au Québec) et *Lady Strass*.

Eduardo Manet a vécu l'exil, plus d'une fois. Né à Cuba en 1933, il a quitté son île sous la dictature de Batista, en 1952, pour parcourir l'Europe. En 1960, il est revenu, dans l'euphorie de la révolution castriste. Directeur du Centre dramatique cubain, réalisateur à l'Institut du cinéma cubain, il a réalisé une dizaine de films, dont quatre longs métrages. «Dès 1965, j'ai commencé à me poser des questions sur le régime de Castro. J'ai vu qu'on emprisonnait les poètes, qu'on persécutait des intellectuels», se souvient-il. En 1968, Manet déchanté et s'exile à Paris. Onze ans plus tard, il fut naturalisé français. Il vit toujours en France. Intellectuel actif, il milite au sein de Reporters sans frontières et défend inlassablement la liberté d'expression.

Rhapsodie cubaine est le cinquième roman d'Eduardo Manet. Après *La Mauresque* (1982), *L'île du léopard vert* (1992) — il perdit cette année-là aussi le Goncourt de justesse aux mains de Chamoiseau, mais se consola avec le Goncourt des Lycéens — et *Habane-ra* (1994), le romancier s'inspire toujours de son île natale, qu'il porte toujours en lui.

VOIR PAGE D 2: MANET



Des coins de pays à avaler

Lectures d'été

Si vous comptez voyager pendant les vacances d'été, soyez prudents: amenez un coin du pays dans votre besace. Et lorsque les merveilles du monde ne seront plus de taille à contenir votre cafard, avalez un livre. En voici quelques-uns, choisis parmi les livres publiés durant la dernière année littéraire. Débutions notre programme de lecture par le rappel de terribles histoires de famille...

JULIE SERGENT

DÉBARCADÈRES

Jacques Boulérice
Éditions de l'Hexagone, 199 pages

Un premier roman coup-de-poing dans lequel un homme, qui s'est toujours donné corps et âme à sa famille, bascule dans la folie après avoir perdu son poste de cadreur à la Société Radio-Canada. Un jour qu'il se balade en voiture dans les environs de Saint-Jean-sur-Richelieu avec ses deux filles âgées de six et dix ans, il stoppe l'auto et ordonne à ses petites de disparaître. Enchassant les narrations à la première ou à la troisième personne, quelques tableaux et quelques lettres, *Débarcadères* montre tantôt un moment dans la vie de l'une ou l'autre des petites, devenues grandes et fâchées, tantôt

quelques traces de la vie errante du père, un Kerouac, qui retournera en sa Bretagne natale.

LES ÉPÉVIERES

André Brochu
XYZ éditeur, 237 pages

Voilà les Tourangeau, une smala aussi pauvre qu'immense à la tête de laquelle trône une véritable messagère de l'Amour: Lucie Tourangeau, fille d'un Hollandais et d'une Mohawk, qui passe sa vie de pas-d'allure à s'attendrir devant les sept merveilles qu'elle a mises au monde, négligeant totalement l'entretien de la maison riveraine où l'ont reléguée les habitants du village de Deux-Montagnes. Comme dans les autres ro-

mans et novellas d'André Brochu, *Les Épévières* évoque, dans une écriture toujours admirable, le désir d'habiter à la fois le ciel et l'enfer, d'être animé par le bien mais de se perdre sans remords dans les passions charnelles.

C'EST PAS MOI, JE LE JURE!

Bruno Hébert
Boréal, 196 pages

Faites place aux tragiques et surprenantes aventures d'un petit garçon de dix ans, Léon Doré, dont la maman a décidé de quitter le Québec à vie en direction de la Grèce. Abandonné à un père alcoolique et à des frères et sœurs qui ne sont d'aucun secours, le garçon se collettera avec le diable, qui lui donnera de bien étranges conseils pour survivre à sa douleur. Premier roman de Bruno Hébert, *C'est pas moi, je le jure!* est écrit dans la langue naïve, et parfaitement tragique, des enfants meurtris. On y rit plutôt souvent, jusqu'à la fin: jusqu'à ce que la mesure du drame, et de l'imaginaire du narrateur, se révèle brusquement.

VOIR PAGE D 2: ÉTÉ

De l'aventure et du suspense sous le soleil ...



Pierre Kropotkine, prince anarchiste
George Woodcock et Ivan Avakumovic

Tour à tour page du Tsar Alexandre II, officier, explorateur en Mandchourie, homme de sciences puis révolutionnaire, il a légué une oeuvre scientifique et politique immense.

Toute une vie d'aventures!

ISBN 2-921561-34-4
468 pages. Prix 29,95 \$



La lutte des exclus, un combat à refaire
Lorne Brown
Préface de Madeleine Parent

Éviter que l'histoire ne se reproduise. Quel défi! 1929, la grande crise déferle sur le Canada. Des milliers de jeunes célibataires sans emploi et sans abri s'organisent et luttent pour revendiquer leurs droits et reconquérir leur dignité.

Se lit comme un roman à suspense!

ISBN 2921-501-32-8
328 pages. Prix 21,95 \$



LIVRES

LETTRES FRANCOPHONES

La venue à l'écriture

Patrick Chamoiseau, dans le troisième volet de son autobiographie, dénonce une domination silencieuse qui régit l'écrit

ÉCRIRE EN PAYS DOMINÉ

Patrick Chamoiseau
Gallimard, Paris, 1997, 318 pages

L'ESCLAVE VIEIL HOMME ET LE MOLOSSE

Patrick Chamoiseau
Avec un entre-dire d'Edouard Glissant
Gallimard, Paris, 1997, 133 pages

LISE GAUVIN

Le lecteur familier de l'œuvre de Chamoiseau pourra se plaire à comparer ce troisième volet de son autobiographie, consacré à son itinéraire d'écrivain, avec le parcours de la célèbre Marie-Sophie Laborieux, cette mère Courage du roman *Texaco* — Prix Goncourt 1992 — qui, elle aussi, noircit des cahiers à ses heures et réfléchit à la fonction de l'écriture dans sa vie et dans celle des siens. Après *Antan d'enfance* (1990) et *Chemin d'école* (1994), voici cet essai autobiographique, *Écrire en pays dominé*, qui retrace les années d'apprentissage d'un jeune garçon à la recherche d'un pays intérieur, pays qu'il découvre avec l'aide des écrivains qui l'ont précédé et grâce à son propre voyage en écriture.

Le livre, volumineux, voire un peu bavard, jouant de la répétition comme un musicien de jazz reprend les mêmes motifs en les variant à l'infini, module et prolonge les réflexions déjà présentes dans ces essais-manifestes que sont *Eloge de la créolité* (1989) et *Lettres créoles* (1991). Mais le ton, cette fois, est intimiste et le « nous » devient un « je » chercheur qui, comme les drivers ses amis, n'hésite pas à errer et, pour être sûr de tout dire, par commencer « par ne parler de rien ».

De rien? C'est-à-dire de la pluie, des alizés, des colibris venant lui tenir compagnie sur la terrasse où il écrit, de la mer qui le fascine et l'envoie à un point tel qu'elle l'empêche précisément d'écrire, de l'île enfin et de ses sens contraires: car l'île, selon les points de vue, peut devenir enfermement ou archipel, repli sur soi ou ouverture vers l'ailleurs.

Un titre provocateur

Mais revenons au titre, *Écrire en pays dominé*, dont un fragment avait paru dans la *NRF*, titre choisi à dessein pour sa force provocatrice. De telle domination s'agit-il? Si domination il y a, le fait même d'avoir obtenu le Goncourt n'est-il pas la preuve que l'écriture est possible, voire soutenue et encouragée? Nous sommes donc en plein paradoxe, un paradoxe qu'accentue encore la dédicace à « Pierre Cohen-Tanugi, vrai compagnon en ce vertige et cette mise en abîme ». Or ce dernier n'est autre que le directeur général de la maison Gallimard où publie Chamoiseau. Le danger, en pareil cas, serait de simplifier à l'excès.

Si Patrick Chamoiseau consacre plus de 300 pages à expliquer ses rapports avec l'écriture, s'il a choisi ce titre, c'est que la domination dont il s'agit n'a rien à voir avec la « domination brutale » qu'ont connue ses pères. La domination qu'il dénonce est une domination silencieuse, insidieuse, voire même furtive, elle qui, au nom de modèles réputés universels, impose ses manières d'écrire et de vivre, en un mot ses manières à penser.

Aussi l'enfant a-t-il dû d'abord, en autant d'étapes appelées « Cadences », (re)apprendre à lire, à rêver, à écrire. Et pour cela, non pas renier le passé mais retrouver une mémoire enfouie sous des siècles de silence. « Rêver pays: Comprendre cette terre dans laquelle j'étais né devint mon exigence. J'étais en elle et elle était en moi. Aller en elle, c'était aller en moi en une boucle sans rivage. Je voulais oublier ce que je savais d'elle, retrouver comme dessous une ruine sa chair véritable dont mes propres chairs avaient fait leur tissu. Je revins au magma de ses émergences. Les livres, la parole, les vieilles mémoires, les traces, les intuitions, les souvenirs bégayés... tout s'engageait outil de cette quête du profond. Autour de moi, la colonisation avait mené discours. Elle avait nommé. Elle avait désigné. Elle avait expliqué. » Pour échapper à ce que d'autres nommeront « la colonisation douce », pour (re)trouver sa propre parole, le futur écrivain n'hésite pas à reconnaître sa dette envers le Conteur créole, mais aussi envers quelques œuvres majeures, au premier rang desquelles se trouvent celles de Frankétienne et de Glissant. À l'une, il doit d'avoir compris l'existence possible d'une littérature en créole, cette langue toujours confinée au statut de langue dominée; à l'autre, il doit la plupart des concepts qui l'animent et le mobilisent: la distinction entre l'être et l'étant, la pensée de l'errance, l'imaginaire du lieu, la nécessaire diversité du monde et des langues, la Pierre-monde, etc.

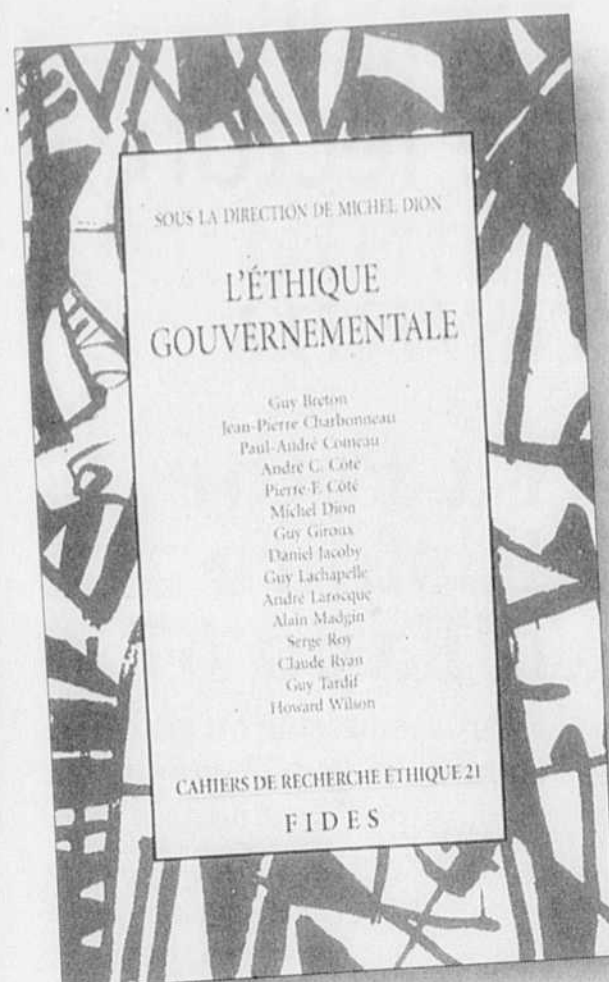
Le livre est construit comme un incessant dialogue entre les auteurs qui ont inspiré celui qui se nomme le Marqueur de paroles et les réflexions de ce dernier: en plus des écrivains déjà cités, se retrouvent, en des images concises regroupées sous le nom de « Sentimentheque », les noms de Segalen, Faulkner, Saint-John Perse, Cendrars et bien d'autres, dont Césaire, à qui Chamoiseau consacre des pages émouvantes. S'ajoutent également, sous forme de texte intercalés, les confidences d'un sage nommé « Le Vieux Guerrier ». On aura compris toute la richesse de ce témoignage d'un écrivain qui, revoyant ses engagements passés et présents, dit « arpente[er] une mouvance fluide, intempérie d'ondes et de flux, où nulle menée hautaine de l'Écriture n'est envisageable ».

Cette mouvance, on la retrouve de nouveau en acte dans un court roman intitulé *L'Esclave vieil homme et le molosse*, récit accompagné et ponctué, comme pour inscrire une fois de plus la filiation, d'un « entre-dire » d'Edouard Glissant. Chamoiseau y explore une parole qu'il avouait chercher, dans l'essai précédent, hors de l'écartèlement entre les langues, dans un langage qui ne souhaite toutefois pas « créoliser les langues, les jouer en mécanique de petits mélanges, ni même oraliser l'écrit ». Le récit relate l'histoire d'un vieux nègre « amateur de silence, goûteur de solitude », que l'on disait « rugueux telle une terre du Sud ou comme l'écorce d'un arbre qui a passé mille ans », homme inflexible en proie à des douleurs inénarrables.

Un telle plongée dans les temps anciens de l'esclavage rejoint, sur le mode poétique, « l'inventaire de la mélancolie » psalmodiée par le personnage du Vieux Guerrier dans *Écrire en pays dominé*. Mais à la différence du guerrier, l'esclave n'a pas accès à sa propre parole et ne peut compter, pour survivre, que sur l'élan de sa course vers un point lumineux « vrillé en lui-même ». Ainsi l'un et l'autre de ces ouvrages renvoient-ils à une question, la même énoncée à la fin de l'essai et au début du roman: « Le monde a-t-il une intention? »



NOUVEAUTÉS



Sous la direction de Michel Dion

L'ÉTHIQUE GOUVERNEMENTALE

Cet ouvrage aborde, sous plusieurs aspects et à partir de différents points de vue, l'éthique telle qu'appliquée en contexte gouvernemental.

Des contributions de :

Guy Breton
Jean-Pierre Charbonneau
Paul-André Comeau
André C. Côté
Pierre-F. Côté
Michel Dion
Guy Giroux
Daniel Jacoby
Guy Lachapelle
André Larocque
Alain Madgin
Serge Roy
Claude Ryan
Guy Tardif
Howard Wilson

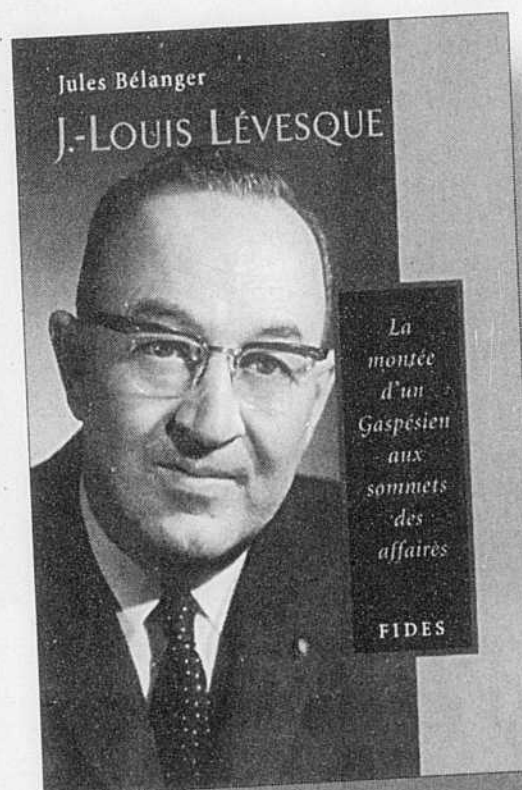
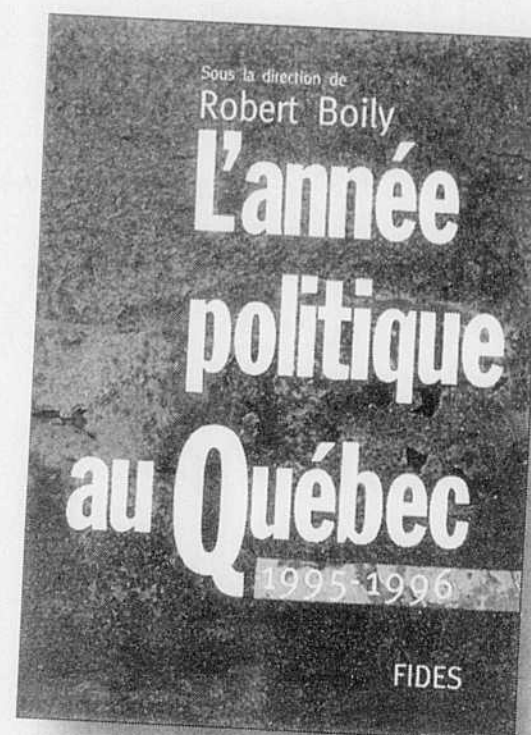
CAHIERS DE RECHERCHE ÉTHIQUE 21
424 PAGES • 29,95 \$

Sous la direction de Robert Boily L'ANNÉE POLITIQUE AU QUÉBEC

1995-1996

Réalisée par des spécialistes de premier plan, une synthèse d'une année politique particulièrement complexe, celle de l'avant et de l'après référendum, celle de la transition de Parizeau à Bouchard, celle d'un État québécois qui hésite entre le maintien de l'État providence et le réformisme libéral.

240 PAGES • 29,95 \$



Jules Bélanger J.-LOUIS LÉVESQUE

La montée d'un Gaspésien aux sommets des affaires

Ce livre, abondamment illustré, retrace l'itinéraire d'une carrière exceptionnelle.

« Jules Bélanger fait ressortir les diverses étapes de la brillante carrière d'un précurseur, son ambition, son instinct sûr, sa simplicité, sa modestie et sa générosité. La lecture est agréable et facile, ponctuée de nombreuses anecdotes sur le personnage... et sur ce qui le faisait vivre. »

Gilles Lesage, *Le Devoir*

312 PAGES • 29,95 \$

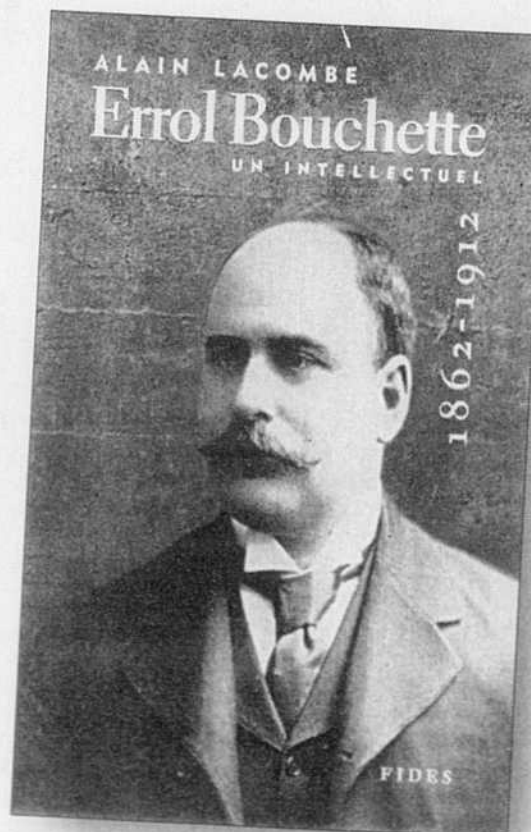
Alain Lacombe ERROL BOUCHETTE

1862-1912

Un intellectuel

Inconnu du grand public, Errol Bouchette fut l'un des premiers à s'occuper des problèmes de l'industrialisation au Québec et à prôner un nationalisme économique. Cette biographie magistrale redonne à Errol Bouchette sa juste place et trace un portrait de la vie intellectuelle du siècle qui l'a vu naître.

240 pages • 24,95 \$

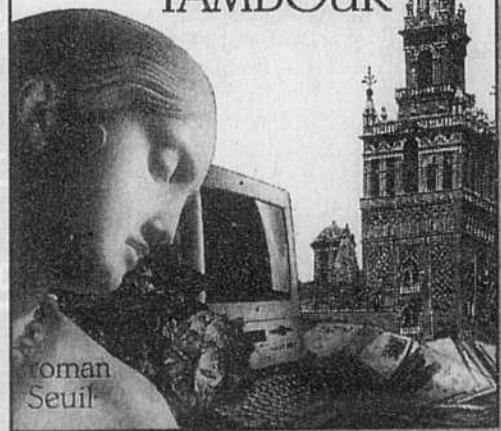


« Un grand roman. »

PHILIPPE NOURRY, *LE POINT*

Arturo PÉREZ-REVERTE

LA PEAU DU TAMBOUR



460 pages • 34,95 \$



Né à Carthagène, (Espagne) en 1951, Arturo Pérez-Reverte a travaillé longtemps comme grand reporter et correspondant de guerre. Son roman *Le Tableau du maître flamand* a été un succès mondial, traduit en seize langues et publié dans trente-deux pays.

LA PEAU DU TAMBOUR d'Arturo PÉREZ-REVERTE

« Les amateurs de roman à suspense seront comblés. Ceux qui ne dédaignent pas un peu de profondeur aussi. »

BRUNO CORTY, *LE FIGARO*

« C'est le roman d'un écrivain [...]. Un écrivain et un conteur exceptionnel. »

JACQUES FOLCH-RIBAS, *LA PRESSE*

« Si les trois premiers livres — *Le Maître d'escrime*, *Le Tableau du maître flamand* et *Le Club Dumas* — de ce flamboyant mais discret Espagnol témoignaient déjà d'un talent de conteur remarquable, habile à nouer de subtiles intrigues, *La Peau du tambour*, sans rien renier de ces bonnes recettes, y ajoute la profondeur de champ qui transforme un très bon roman en un grand roman. »

PHILIPPE NOURRY, *LE POINT*

Les Éditions du Seuil



FIDES

En vente chez votre libraire

LIVRES

LE FEUILLETON

Une profession de foi

UNE SECONDE PATRIE

Pierre Mertens
Arléa, Paris, 1997, 286 pages

« **L**e plus grand mystère n'est pas que nous soyons jetés au hasard entre la profusion de la matière et celle des astres; c'est que, dans cette prison, nous tirions de nous-mêmes des images assez puissantes pour nier notre néant » (André Malraux).

Qu'est-ce qu'aimer la littérature? Et y a-t-il encore un public qui puisse apprécier... j'allais dire la « véritable » littérature, celle qui nécessairement dérange? L'expression est certainement politiquement incorrecte. Elle heurte notre sentiment démocratique, le relativisme ambiant, et rappelle un élitisme aujourd'hui partout condamné dans le domaine de la culture. Condamné là... et pourtant si fortement apprécié dans celui du sport depuis qu'un certain cheval de course fut trouvé génial! Dans le champ de l'« expression » que tout le monde veut aujourd'hui occuper (moi! moi! moi!), nul ne doit trop sévèrement trancher et mettre à mal le peloton ahanant et suant qui croit encore faire partie de la course parce qu'il y a un public pour lui (« *littérateurs minimalistes, baise-petit de la République des Lettres* », pour reprendre les termes de Mertens).

Ce qui manque sans doute le plus aujourd'hui, c'est le tranchant, le péremptoire, et pourquoi pas l'absolu (ça viendra, ça viendra...). Pas qu'il faille chercher à traduire cet absolu dans la réalité! Car traduire l'absolu en réalité, c'est le transformer en idéologie, et donc en perdre le caractère impossible, intraitable. Il s'agirait plutôt de le maintenir comme un principe auquel on puisse se référer pour mieux mesurer le chemin parcouru, mieux baliser nos égarements (et parfois nos bons coups), voire simplement maintenir vivant le rêve d'un autre monde qui a à voir avec ce qui nous dépasse.

La littérature n'est pas là pour nous faire mieux admettre la réalité, ou notre quotidien, mais pour nous en déprendre, nous en désengluier, et provoquer un réveil — réveil qui ne nous aide pas nécessairement à mieux vivre en société mais certainement à mieux vivre avec nous-mêmes, ou ce que l'on en veut exhauser. « *J'ai peu et mal appris à me créer moi-même, si créer, c'est s'accommoder de cette auberge sans routes qui s'appelle la vie...* », écrivait Malraux dans ses *Antimémoires*. Lui qui s'aimait si peu à passé sa vie à se construire un destin qui soit sans commune mesure avec ce petit moi — le sien — qui n'a cessé de l'encombrer. Pour beaucoup il aura eu tort d'être là où les choses se passent, de voir de près les champs de bataille, d'incarner une cause et de la vivre aussi bien en littérature que sur le front. Doux dédoublement fonctionnel, ambition mégalomane, nihiliste égotiste, affabulation, dira-t-on de lui (et j'en passe).

C'est contre ces procès que Pierre Mertens s'érige dans cet essai furibond, *Une seconde patrie*. Pas seulement ceux fait à Malraux, mais aussi ceux conduits contre Kafka et Pasolini. « *Transformer en conscience le plus d'expérience possible* », disait Malraux. C'est ce qu'a fait Mertens en plongeant dans le grand sottisier des idées reçues. Il aurait pu en être écrasé, rendu muet, connaître une profonde déprime... Il en est plutôt ressorti plein de fureurs et d'intelligence contre l'ennemi. Et cela fait du bien quand la plume qui sert une telle entreprise est animée par une passion comme la sienne, avec le talent qu'on lui connaît.

Littérature et mal de vivre

Tout commence peut-être avec ce procès qu'on lui a intenté en Belgique, son pays, après la publication de son dernier roman, *Une paix royale*. Ennuis judiciaires, polémiques dans les journaux, menaces... On touchait là à quelque chose qui lui était sacré: la liberté de l'écrivain. Liberté qui lui était d'autant plus précieuse que la « fiction » est peut-être aujourd'hui le seul lieu où l'on puisse encore dire ce que l'on pense sans être soumis à la censure.

Nourri par son expérience, il a voulu ouvrir plus largement sa réflexion en allant voir ce qu'il en était de la littérature en général. Certains seront surpris qu'il parte à la défense d'écrivains comme Malraux ou Kafka et se demanderont s'ils en ont vraiment besoin, s'ils sont à ce point soumis à la calomnie et au faux jugement que l'on doive se porter à leur secours. Peu importe au fond, car plus tard ils pourraient en pâtir (et la littérature avec eux). Car ce sont souvent ces remarques désobligeantes, ces jugements à l'emporte-pièce, ces évaluations tronquées qui, s'accumulant et se déposant dans la réserve toujours vive de la rumeur et du lieu commun, finissent par fonder les rejets de demain.

S'il ne vise pas toujours juste en s'en prenant parfois à des cibles convenues (Sartre, Beauvoir, la Rive gauche, Lukacs...), ce qu'il défend l'est toujours. Et dans ce grand procès, Kafka prend une place centrale, parce qu'étant la littérature même, « *tout ce qui lui arrive advient à la littérature en général* ». C'est la partie la plus étoffée de son livre et la plus nourrie d'expériences personnelles. N'a-t-il pas découvert Kafka dans la salle d'attente d'un cabinet médical, à quinze ans, alors qu'il souffrait de crises d'asthme et de suffocation? On rêve du jour où dentistes et médecins, plus instruits en science de l'âme et du cœur, cessent de donner en pâture à leurs patients de vulgaires revues pour leur faire découvrir les grands auteurs!... Ce fut en tout cas à partir de ce jour que la guérison commença pour lui. C'est pourquoi on ne pourra jamais le convaincre que Kafka est un nihiliste. Pour lui, le mal de vivre qu'il porte en sa littérature est précisément celui qui peut nous en guérir. « *[...] ses livres paraissent, en l'évoquant, apporter un remède. Enjambrer l'abîme même qu'ils ouvraient.* »



Jean-Pierre Denis

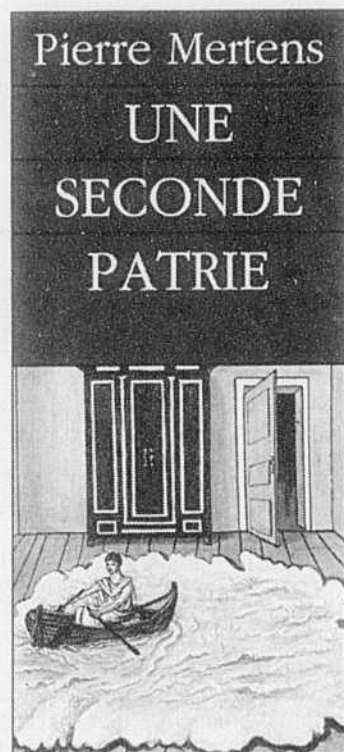
♦ ♦ ♦

Quand
la fiction est
le seul lieu
où l'on
puisse
encore dire
ce que
l'on pense
sans être
soumis
à la censure

Plus tard, quand il découvrit sa correspondance, il aura le même choc et la même révélation: la difficulté d'être au monde et l'acharnement pour y parvenir. Acharnement qui paraît peut-être chez Kafka tenir de l'échec amoureux (ou de l'impuissance, ou de la peur de la femme, ou du refus des responsabilités conjugales, appelez-le comme vous voudrez), mais qui est bien davantage exigence d'une quête de vérité qui ne peut se contenter, pour reprendre les mots de Malraux, « *de l'auberge sans routes qui s'appelle la vie* »; et qui, pour ce faire, transforme tout en littérature. Et c'est de cela même que Milena peut encore vivre en nous, et se survivre à elle-même.

En choisissant par ailleurs Pasolini pour compléter son triangle, Mertens nous fait comprendre à coup sûr qu'il préfère les prophètes et les visionnaires aux petits comptables de la littérature. Dmesure, grandeur, emportement, lyrisme, brutalité, romantisme, pathos, Mertens ne craint pas le mauvais goût et lui consacre même la dernière partie du livre en se portant à la défense du kitsch... contre le bon ton et la sécheresse du postmodernisme. Car « *le kitsch comme misère et représentation* » (c'est le titre de cette partie) est à l'image exacte du lamentable spectacle de notre monde. Il a à peu près tout envahi alors que nous le croyons encore réservé à la culture du pauvre. Il faudrait ici développer plus longuement pour montrer que sa défense n'est pas celle de la facilité et encore moins de la guimauve sentimentale. Qu'elle n'est pas non plus sans humour et sans ambiguïté. En somme, qu'il ne se porte à sa défense que parce qu'il y a ici une victime toute désignée à la vindicte des bien-pensants et des nouveaux puritains.

P.S.: Je vous retrouve vers la fin de l'été. D'ici là, bonnes vacances et profitez de vos loisirs... pour oser lire ce que vous n'avez jamais eu le courage ou le temps de lire!



Un petit répit entre le soccer et une promenade à vélo!

Dominique Demers



Maina
tome 1 - L'Appel
des loups
tome 2 - Au pays
de Natak

Il y a 3 500 ans
vivait Maina...

Une histoire d'amour
puissante, un voyage
exceptionnel dans le
temps et dans l'es-
pace. Une aventure
d'une rare intensité!

208 p., 7,95 \$,
Tome 1, ISBN : 2-89037-814-4
Tome 2, ISBN : 2-89037-815-2

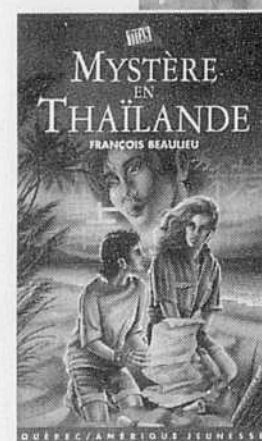
François Beaulieu

Mystère en Thaïlande

Toute la culture et l'exotisme
des pays étrangers !

Des expériences exaltantes,
loin des parents... mais près
de l'amour.

Un univers envoûtant
qui donnera certaine-
ment le goût de l'aven-
ture aux adolescents
de quatorze ans
et plus.



208 p., 7,95 \$, ISBN : 2-89037-822-5

Christiane Duchesne et Carmen Marois

Le Guide thématique de l'Encyclopédie Cyrus

Un outil de recherche
unique qui répertorie les
360 questions des 12 tomes
de *Cyrus, l'encyclo-
pédie qui raconte*.

Un ouvrage indispen-
sable pour les enfants,
les enseignants et les
parents. Un déclen-
cheur pour les
curieux.

64 p., 3,95 \$, ISBN : 2-89037-821-7



RENAUD-BRAY
Livres & Musique

Côte-des-Neiges
Nouvelle adresse
5252, ch. de la Côte-des-Neiges.
Tél. : (514) 342-1515
Fax : (514) 342-3796
Adresse Internet: <http://www.renaud-bray.com> E-mail : vente@renaud-bray.com

35 ans
de présence culturelle
à Montréal.

Ouvert
tous
les jours
8-24hrs

ANNE-MARIE ALONZO MONIQUE BOSCO

geste
Anne-Marie Alonzo
fiction
161 pages, 15,00 \$

LAMENTO
Monique Bosco
poésie
86 pages, 15,00 \$

Les Éditions TROIS

QUÉBEC/AMÉRIQUE JEUNESSE

L I V R E S

ÉDITION

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

Les écrivains, ces étrangers

ROCH CÔTÉ

Qu'est-ce que les écrivains ont donc de si attirant pour les services secrets? La réponse n'est pas évidente, surtout à la sortie de la lecture de l'enquête fouillée qu'a menée l'Américaine Natalie Robins sur le Federal Bureau of Investigation (FBI) et les écrivains.

Pendant presque tout le XX^e siècle, le FBI a amassé des centaines de milliers de pages sur à peu près tout ce qui écrivait aux États-Unis. J. Edgar Hoover, qui a été l'âme et le bras du Bureau de 1924 à 1972 (quel bail!), était obsédé par le monde littéraire, les chroniqueurs de journaux, les scénaristes d'Hollywood et en général tous ceux qui, par leur création, pouvaient acquiescer une quelconque audience.

Pourtant, comme le relève Natalie Robins, Hoover se rendait bien compte que ces créateurs ne constituaient pas une clientèle particulièrement tentée par l'un des 31 délits susceptibles d'avoir des répercussions sur la sécurité nationale ou les relations extérieures des États-Unis. Le sabotage, l'espionnage, les détournements d'avion, les contrefaçons de documents officiels, etc., ne sont pas des sports généralement pratiqués par la gent littéraire. Les milliers de dossiers amassés par le FBI sur les écrivains n'ont jamais permis de découvrir grand-chose.

Il y eut, bien sûr, l'époque de la chasse paranoïaque aux communistes. Peu d'écrivains américains ont vraiment fait partie du PC, plusieurs, comme London, Hemingway, Dos Passos, ont été un bref moment «compagnons de route», mais le FBI n'a jamais pu faire croire vraiment que le gauchisme des milieux littéraires constituait une menace pour la nation.

D'ailleurs, quand un écrivain n'était pas fiché pour sympathies communistes, il pouvait aussi bien l'être pour sa contestation de la discrimination raciale ou, comme Allen Ginsberg, pour son appartenance à la génération beat, laquelle, aux yeux du FBI, représentait «une mise en accusation du système».

Alors, qu'est-ce donc qui fait marcher la police sur les traces des écrivains?

Le Service des étrangers

Selon Natalie Robins, l'écrivain est, dans son pays, une sorte de prolongement de l'étranger. C'est d'ailleurs au sein du Service des étrangers, mis sur pied pendant la Grande Guerre, que Hoover va mettre au point ses méthodes. Il y surveillait les ressortissants des pays ennemis qui, en tant que tels, ne jouissaient pas de la protection de la Constitution. Ainsi libéré des contraintes normales de la loi, Hoover va prendre goût à une liberté d'action qu'il prolongera pendant toute son interminable carrière de superflit. Sa surveillance des écrivains, les pressions sur les éditeurs, les menaces, le chantage, tout cela était illégal mais justifié, aux yeux de Hoover, par le caractère «étranger» des écrivains fichés. Les réflexions du FBI sur la pièce d'Arthur Miller, *Mort d'un commis voyageur*, résument bien cet état d'esprit: «La pièce est une description négative de la vie américaine [...] Elle porte un coup bien placé aux valeurs américaines.» Toute image négative de la vie américaine ne pouvait être le fait que d'un esprit étranger à cette même vie, donc un esprit dange-reux.

Arthur Miller, que le FBI n'a cessé de surveiller, ajoute une autre explication. Pour lui, le Bureau et le fameux HUAC (House of Un-American Activities Committee) étaient tout simplement jaloux de l'audience des écrivains. «Un artiste, un acteur, un écrivain attire souvent un large public, explique Miller. [...] En revanche, les membres de la HUAC devaient déplacer de véritables montagnes pour que la presse daignât écrire une ligne les concernant.»

La jalousie, en tout cas une certaine envie pas toujours dissimulée, comme l'avait démontré, dans un livre arrivé en début d'année, Vitali Chentalinski à propos de Staline et de Boulgakov. Chentalinski, qui en est à son deuxième ouvrage sur les dossiers d'écrivains dans les archives du KGB, s'écrit assez longuement sur l'étrange comportement de Staline vis-à-vis du dramaturge Mikhaïl Boulgakov. Bien qu'il ait fini par faire interdire toutes les pièces de ce dernier, Staline assista 17 fois à la représentation des *Journées des Tourbine*. Le public fit un triomphe à la pièce. Mais Staline et le KGB savaient bien qu'en tant qu'écrivain authentique, Boulgakov n'était pas vraiment des leurs. Devant l'interdiction de ses œuvres, l'écrivain réclama l'exil, mais même ça, on le lui refusa. Il mourut, comme tant d'autres, étranger dans son propre pays.

LE FBI ET LES ÉCRIVAINS

Natalie Robins
Albin Michel, Paris, 1997, 540 pages

LES SURPRISES

DE LA LOUBIANKA

Vitali Chentalinski
Robert Laffont, Paris, 1997
361 pages

Gros romans

LES VENDANGES TARDIVES

Françoise Dorin
Plon, Paris, 1997, 279 pages

UNE VIE DE CHIEN

Peter Mayle
Traduction de l'anglais
par Jean Rosenthal
Éditions Nil, Paris, 1997, 188 pages

TYPHON SUR HONG-KONG

John Burdett
Traduction de l'anglais
par Jacques Martinache
Presses de la Cité, Paris, 1997
409 pages

MARIE-CLAIRE GIRARD

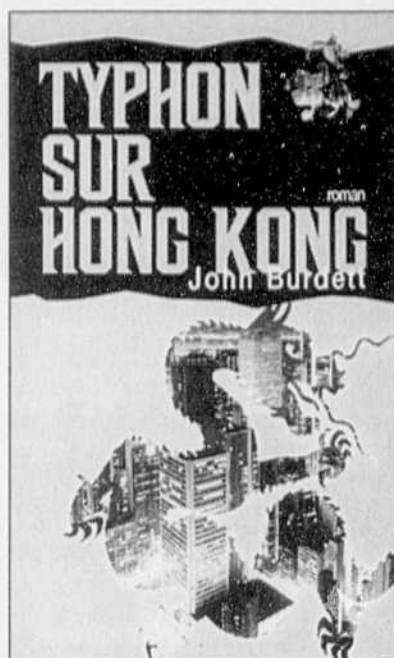
Les *Vendanges tardives* de Françoise Dorin nous racontent l'histoire de trois femmes dans la soixantaine, inséparables depuis leur enfance et qui ont vécu des existences colorées remplies de secrets qu'elles ne se sont pas nécessairement racontés. Trois personnalités coulées dans le roc s'affrontent donc au crépuscule de la vie: Iris, l'anti-nostalgique, bourdonnante de projets, qui n'en finit pas de découvrir le monde qui l'entoure, allant jusqu'à surfer sur Internet pour ne pas s'installer dans la catégorie des dinosaures; Jeanne, plus mesurée (semble-t-il), mariée depuis toujours à un brave type et qui a vécu une liaison torride pendant trente ans avec un homme marié; Marguerite, finalement, alcoolique et dépressive, mère d'un fils de 33 ans, qui ne s'est jamais remise de la mort de son mari.

Ces trois femmes en âge d'être grands-mères combattent la peur de vieillir chacune à leur manière. Nous assistons à cette lutte avec ce qu'elle comporte de drôleries, d'obstacles, de réussites et d'échecs, car, il faut bien le dire, même si les projets et l'enthousiasme font rarement défaut, le corps, lui, ne veut pas toujours se plier aux exigences parfois extravagantes de ces dames.

Cela donne un roman assez mignon mais un peu plat. Mon intérêt s'est aminci au fur et à mesure de la lecture lorsque tout est devenu à peu près prévisible, que les faits et gestes des trois héroïnes se sont transformés en clichés du troisième âge et que leurs tics de langage (pour faire jeune et branché) ont commencé à me taper sur les nerfs. Pour inconditionnels de Françoise Dorin seulement.

Après la Provence

Peter Mayle jouit, lui aussi, d'un public fidèle, enchanté par la découverte de ces délicieux comptes rendus de la vie d'un Anglais transplanté volontairement dans le sud de la France. *Une année en Provence* et *Provence toujours* ont connu un succès bien mérité. L'humour



britannique trouvait dans ces livres un exutoire plein de charme dans la description des aventures vécues en compagnie d'amateurs de pastis de tout acabit. Mais toute bonne chose connaît son Waterloo. Peter Mayle, pensant recréer avec bonheur, nous donne dans *Une vie de chien* un livre ennuyeux, soporifique et redondant.

Je possède moi-même une de ces bêtes fidèles, mais je dois avouer que les pensées anthropomorphiques d'un de ses congénères racontant dans le menu détail sa naissance, son enfance, son adoption, comment on lui a donné son nom, etc., m'ont laissée de glace. Je ne suis probablement pas suffisamment amateur de chiens pour me laisser convaincre que l'un d'entre eux puisse, en me faisant part de ses moindres pensées (et je doute fort que les chiens pensent), retenir mon intérêt au-delà d'un paragraphe et demi.

Finalement, un roman trépidant, plein de rebondissements et de découvertes sur Hong-Kong et ses labyrinthes (au propre comme au figuré). *Typhon sur Hong-Kong* est un roman policier qui fait preuve de beaucoup d'originalité et qui se révèle particulièrement intéressant à cause de la cession de cette petite île à la Chine ce mois-ci. À l'origine, un meurtre spectaculaire: trois corps décapités et passés au hachoir à viande. Rien de moins. Un inspecteur chinois surnommé Charlie (en hommage, je présume, à Charlie Chan) mène une enquête pleine de surprises où le lecteur apprendra des choses étonnantes sur ce territoire minuscule où se côtoient six millions d'habitants et où se retrouvent le plus de millionnaires par mètre carré. Du bon polar pour l'été, bien écrit, bien traduit et qui nous permet, tout en se divertissant, de ne pas bronzer idiot.

Libre Expression

UN ÉTÉ D'ÉMOTION

“L'auteur rassasie à la fois les lecteurs les plus exigeants et le vaste public.”

Pierre Cayouette,
Le Devoir

Souvenirs de Monica
de G.-H. GERMAIN
383 pages 24,95 \$

Un pont entre deux rives
d'ALAIN LEBLANC
312 pages 18,50 \$

Une histoire d'amour touchante qui sonne vraie, racontée par un fils qui découvre la passion sur le visage de sa mère. Un bijou de sensibilité.

La Vengeance d'un père
de PAN BOUYOUKAS
289 pages 22,95 \$

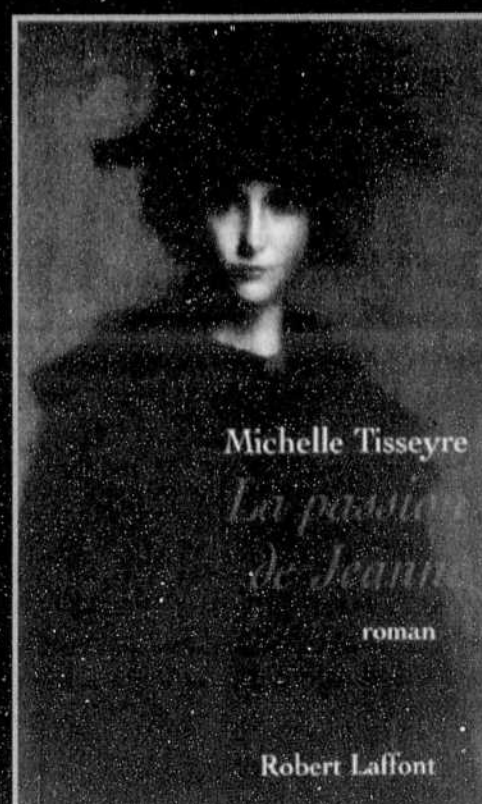
La vie d'un père bascule lorsque sa fille est brutalement assaillie dans un parc de stationnement. Un suspense touchant dans le décor montréalais.

Dans toutes les bonnes librairies et la plupart des grandes surfaces

Éditions Libre Expression 2016, rue Saint-Hubert Montréal H2L 3Z5

Robert Laffont

Pour vivre une grande passion romanesque.



Michelle Tisseyre

La passion de Jeanne

roman

Robert Laffont

Jacques Folch-Ribas

Un homme de plaisir

ROMAN



Robert Laffont

Pour emprunter les sentiers du désir.

DANIEL GOLEMAN

L'intelligence émotionnelle



comment transformer ses émotions en intelligence

ROBERT LAFFONT

Pour enrichir son regard sur soi-même et les autres.

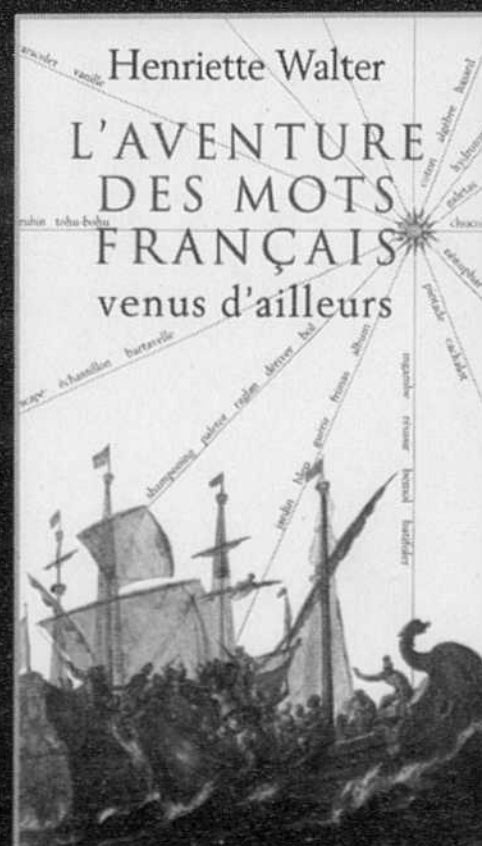


JEAN-DOMINIQUE BAUBY

LE SCAPHANDRE ET LE PAPILLON

ROBERT LAFFONT

Pour aller droit à l'essentiel.



Henriette Walter

L'AVENTURE DES MOTS FRANÇAIS venus d'ailleurs

